

consigne et ne considère que le sort de l'armée. Cette armée ne peut survivre au pacte qui l'a groupée et la tient serrée et il pense et sent comme elle.

Ceci peut être de tous les pays et de tous les temps. Sémiramis est plus spécialement antique, asiatique et fabuleuse. Elle explique le caractère qu'ont revêtu en Orient certaines dominations fondées par des femmes. « La Femme ne devient toute puissante que dans les contrées où elle est esclave », est une des théories les mieux dégagées par Péladan.

La tragédie de Péladan est donc surtout l'œuvre d'un poète-philosophe. L'auteur a fixé en alexandrins lumineux et sonores les principaux axiomes et théorèmes de la science d'Etat. Là est proprement sa grandeur et son triomphe. Au milieu de tant de beautés, on pourrait tout au plus lui reprocher d'avoir, pour l'excès de clarté, parlé parfois, très rarement il est vrai, la langue des journaux.

« Tu es le fait, je suis l'idée, dit Ourkam à Naram-Sin. » Evidemment, il n'y a pas moyen de ne pas comprendre après cela. Je trouve tout de même que ces généralisations si précises ont un air un peu puéril.

Mais à quoi bon chercher de petites taches sur cette somptueuse broderie ?

Peut-être aussi l'auteur a-t-il un peu abusé du leit-motiv : *Je suis Sémiramis la Grande*. Cela ne produit pas du tout l'effet qu'il en attendait.

Il a écrit sa tragédie en vers libres non rimés, mais parmi lesquels l'alexandrin domine. A la représentation, une grande impression musicale s'en dégage ; à la lecture, l'effet est moins heureux, en dépit de quelques petits couplets d'une harmonie savante et exquise. Pourquoi, lui qui fait, quand il veut, de si beaux vers, a-t-il systématiquement écarté les rythmes classiques, et compromis peut-être la durée de son œuvre, en lui laissant ce cours hasardeux ?

Je n'ai pas besoin de dire que l'interprétation a été au-dessus de toute louange. Je ne vois pas une seule actrice de ce temps capable de réaliser comme M^{me} Weber, avec la sûreté qu'elle y a mise, cette métamorphose de la femme en déesse, cette ascension à l'absolue beauté, cette fuite vers la Chimère et le Rêve.

Toutefois je ne lui conseillerais pas de s'attarder trop à de tels rôles, car ils l'amèneraient, sans qu'elle s'en aperçût, d'un art à un autre, de la tragédie à l'opéra. Or, la voilà bientôt notre seule tragédienne, à l'heure précise où la tragédie, grâce aux théâtres de plein air, renaît de toutes parts. Nous n'en sommes encore qu'aux balbutiements du début, à Jodelle, si vous voulez, mais qui sait si nous n'approchons pas de Garnier et de Montchrétien ? Il ne faut espérer ni Corneille, ni Racine. La civilisation unique où ces

beaux génies ont fleuri est morte pour jamais. Ils furent l'expression de la plus rare aristocratie qu'ait vue le monde. Nous ne pouvons espérer qu'une tragédie démocratique ou alexandrine, dont la formule reste à trouver. Mais j'attends fermement l'une ou l'autre, l'un et l'autre, sans doute.

M. Albert Lambert fils a composé un délicieux, lointain et mélancolique Pharaon. M. Darmont s'est révélé grand acteur dans la composition du mage Ourkam. MM. Dorival et Lisar ont été excellents, et M^{lle} Brille s'est tirée, avec beaucoup d'élégance, de son difficile personnage de Chorente.

ALFRED POIZAT.



PRÉJUGÉS ET TRADITIONS

Deux fois par an, à dates fixes, le *Journal officiel* publie administrativement les promotions dans l'ordre national de la Légion d'honneur. L'esprit de l'homme est-il donc né chagrin ? Au lieu de se réjouir de cette régularité, de cette floraison biennale du mérite et de cette consécration, par l'Etat — mieux, par un gouvernement — de la valeur de leurs concitoyens, « les autres », c'est-à-dire ceux qui n'ont encore rien obtenu, se livrent à toutes sortes de critiques, émettent des jugements sévères et se montrent, en général, grincheux pour les élus.

Dès lors, vous entendez les vieux militaires évoquer l'époque du premier Empire, vanter ces temps où l'on courait à la gloire comme on va maintenant à l'apéritif ; ils citent des actions d'éclat, célèbrent des héros — mais leur âge ne leur permet pas d'assister à ces hauts faits, et le ruban qui saigne à leur boutonnière fut ramassé dans des champs de bataille dont le souvenir les étirent... D'autres, les plus nombreux, se contentèrent de passer trente ou quarante ans dans les cours des casernes, à surveiller d'un œil jaloux les pansages ou les corvées de quartier et l'on pourrait citer, à l'heure présente, quelques centaines de bonnes gens qui n'ont jamais vu d'autre feu que celui qui brille dans leur foyer, en hiver ; ceux-là portent avec un éclat particulier l'étoile des braves... Et tel, encore, le fonctionnaire en retraite qui compte tant d'années de bureau « doubles » — assimilables aux campagnes et expéditions dans les pays barbares — et qui s'exprime avec amertume sur un collègue qui reçut la rosette, alors qu'il n'avait encore que les palmes d'Académie. Et, parmi nos bienveillants artistes ou gens de lettres, n'en connaissez-vous pas qui protestent de leur mépris pour ces « hochets de la vanité » et qui, cependant, sollicitent, comme une chose due, cette croix qui, tout

à coup, leur paraît digne d'eux ? Gare aux confrères que le sort favorise avant les autres. On n'admet guère « le choix », lorsqu'on a franchi le seuil d'un âge qui vous consacre oublié ou illustre... Quant aux jeunes, sauraient-ils admettre, une seconde, que leur tour n'est pas le prochain ?... J'admire, pour mon compte, à quel point, dans ces sortes de discussions, les idées de Napoléon reviennent en vogue. « Autrefois », ce mot résonne avec une singulière tenacité et chacun de s'imaginer, alors, qu'il aurait trouvé l'occasion de s'illustrer...

En somme, on ne conçoit plus la possibilité de n'être pas décoré : chacun a droit à la Légion d'honneur, chacun ayant le mérite. Pourquoi ne pas déclarer, par exemple, qu'à partir d'une époque établie, tout citoyen sera décoré, pourvu qu'il en ait exprimé le désir depuis un nombre de mois ou d'années que l'on déterminerait ?... A moins que l'on ne supprime l'ordre de la Légion d'honneur, afin de ne pas permettre aux meilleurs écrivains, parfois, de se distinguer par l'absence de tout ornement à leur boutonnière... En vérité, voici encore une injustice qu'il convient de réparer : on parle trop, beaucoup trop, de ceux qui n'ont rien ou de ceux qui « devraient avoir un degré plus élevé ». Notez que l'on diminue d'autant la qualité des nouveaux légionnaires... Il me semble que le suprême hommage, pour un homme d'esprit, consisterait à ce qu'on lui retirât l'insigne, accordé jadis. On ne reste pas toujours « d'actualité », les idées en cours se modifient et les distributeurs des croix changent avec l'opinion accréditée. Je propose, encore, que l'on ne soit admis dans la Légion d'honneur que pour un temps fixé et que, pour les écrivains, savants et artistes, par exemple, l'Etat, après leur avoir octroyé le grand cordon, leur distribue les palmes d'Académie. Que diable ! Nous sommes « au civil » ; que les prérogatives civiles s'affirment une bonne fois et que l'on décerne le modeste ruban violet — symbole, chez celui qui le porte, du culte des choses belles et honnêtes — comme jadis — il n'y a pas si longtemps encore — la médaille militaire aux soldats comblés... Alors, nous verrons revivre les années épiques et, tout au souci d'une paix universelle, on ne songera plus qu'à de glorieuses disputes intérieures...

J'entends un maître, dont je respecte l'âge et la raison, qui me gronde et me blâme : « Jeune homme, me dit-il, vous vous livrez à des digressions du plus mauvais goût. Plaisantez, j'y consens... j'aime que la jeunesse s'égaie... mais, prenez garde, vous attaquez ici une très vieille institution ; c'est au dépens de hautes et nobles pensées que vous exercez votre verve ignorante. Sachez que vous ruinerez en vous, avec ce scepticisme de mauvais aloi, dans

vosre inexpérience blasée, déjà, hélas ! les croyances qui firent la force de ma génération : il ne faut point toucher aux traditions ! »

Je courbe le front et ne saurais contredire, car ce vieillard est sincère et s'exprime avec une douce énergie qui me pénètre. Oserai-je, à ce bon sens, opposer une modeste réflexion ?... Il la jugerait impertinente. Aurait-il prononcé le mot vrai ? En souriant de ces ambitions contingentes, de cette institution séculaire, maintenant, raille-t-on des pensées plus graves, mystérieuses, presque, cette unité morale, intellectuelle de la race que l'on nomme « tradition » ?... En vérité, j'ai peur ; faut-il donc, au seuil de la moindre question, s'arrêter dans un doute inexplicable ? Faut-il ne point s'interroger, de crainte d'une réponse dont on redoute la logique ? Faut-il pousser la prudence jusqu'à écarter la tentation d'une curiosité et, pour ne point s'égarer dans l'anarchie, demeurer prisonnier d'une pusillanimité bourgeoise ?... J'envie l'existence confortable et lente de ceux qui ne taquinent point un problème : je les envie de ne point le poser à propos d'un événement infime, secondaire, comme celui-ci, et de parcourir, dans l'immuable sérénité de leur optimisme, la carrière tranquille de leur destinée mentale... Ceux-là sont les résultats, aussi, de vagues hérédités, qui s'accumulèrent dans leurs âmes médiocres ; gardiens fidèles d'un éternel *statu quo*, ils rêvent, entre deux sommeils oisifs, de modestes réformes qui leur profiteront ; ils ont inventé certaines « charités » pour éviter certains « progrès » ; ils professent, en doctrinaires, de mesquines pitiés, pour écarter de meilleurs soucis ; ils conçoivent fort bien le sacrifice chez leurs voisins ; ils n'admettent point qu'une cause extérieure interrompe le train-train journalier de leurs habitudes ; ils ne travaillent jamais à la grande œuvre pour laquelle les individus se rassemblent, avec une énergie qui ne manque pas toujours de générosité...

Je songe à mon bon maître et je me hasarde à lui répondre avec déférence : « Vous faites erreur, et vous allez me troubler. Il convient, de nos jours, de ne point abuser des conseils excessivement dogmatiques ; pour entretenir, dans un esprit, le culte des idées que la naissance et la race ont déposées en lui, ne limitez pas le champ de culture ; ne confondez point deux principes, ou, mieux, ne confondez point un principe et un semblant de principe : la tradition et les préjugés... »

Mon bon maître m'habitua, lorsque je recevais ses conseils, à l'extrême indulgence de son attention. Il me demande, comme, jadis, j'expliquais un texte, de lui expliquer mon sentiment et j'essaye, sinon de le convaincre, du moins de m'éclairer moi-même.

*
**

Il est certain — je choisis cet exemple d'actualité — que l'on ne peut demander à la Légion d'honneur de conserver le caractère que lui donna Napoléon ; fondée pour des militaires, l'institution a dérivé insensiblement de son origine : la voici à la charge de l'administration. On n'exigera point — je me plais à l'espérer — que des hommes bien portants se mutilent ou s'estropient à seule fin qu'on les déclare « invalides », ce serait pousser le sens du préjugé ou de la tradition un peu trop loin. Si l'on refuse de décorer un invalide, parce que invalide, on attaque une tradition, mais si un citoyen quelconque estime qu'il est indispensable de recevoir la croix, se déclarant invalide à sa façon, à un moment voulu, il obéit à un préjugé.

Le préjugé domine trop les esprits. A dire vrai, il appartient exclusivement à l'amour propre et participe de l'orgueil et du bon sens. Il est des préjugés utiles — je n'en disconviens pas — mais il en est, ainsi de dangereux, de rétrogrades et de périmés. L'ordre social est établi sur un certain nombre de conventions ; prenez une famille, examinez-en la constitution, la discipline, concluez à la part sentimentale et à la part qui revient aux préjugés... Qui ne possède ce parent qui se mêle de tout, qui argumente sur les moindres incidents de votre vie, hostile aux caprices les plus innocents des femmes, adversaire de toutes les initiatives des hommes et qui s'arroge le droit de critiquer, de blâmer, de prêcher à propos du fait le plus insignifiant ? On ne l'aime pas ; on l'estime pour de vagues raisons, qui s'atténuent de génération en génération ; on le supporte, on le craint. Il jouit de la réputation la plus louable, on l'appelle « bon », on le déclare « raisonnable » ; on a suivi la coutume de le citer en exemple aux enfants et, tout de suite, les enfants se sont mis à le prendre en grippe... Ils grandissent. Il les importune, parasite insupportable, gêneur méticuleux et pédant... Ils ne rompent pas avec lui : il est « de la famille »... préjugé ! Car, enfin, les liens du sang ne signifient plus rien, dans l'espèce ; entre ces créatures, issues d'un lointain aïeul commun, nulle vue analogue, nulle sensibilité, aucune affinité communes. Mais il faut que l'on se rencontre, que l'on se réunisse, plutôt que de choisir, parmi des voisins — qui possèdent l'incroyable avantage de ne pas s'imposer — les natures proches de la vôtre et de créer, avec eux, une sorte de famille morale.

« Ce n'est pas la même chose », affirmez-vous. Sans doute, parce que « le préjugé » n'intervient nullement ici...

Croyez-moi : rappelez-vous les réunions dites « de famille », les conversations qui traînent, les propos

qui tombent, la gêne qui sépare ces personnages, dont les traits déformés rappellent, avec je ne sais quoi d'inquiétant, votre propre visage... rappelez-vous : vous suiviez votre pensée et votre proche parent la sienne et vous vous sentiez d'autant plus un étranger que vous cherchiez à vous imposer à vous-même le sentiment d'union qui vous échappe. Avouez-le : le préjugé vous apparut, alors, dans toute son abstraction, hôte impassible, présidant au sinistre ennui...

Le préjugé, vous dis-je, est abstrait : on le raisonne, on l'analyse ; on le couve par prudence, on le rejette par révolte... on le subit par nécessité, on le respecte par devoir ou par prudence. Il exige, parfois, un effort : on se défend contre l'exaspération qu'il inspire ; il énerve ; il irrite... mais, il est là : il est au présent, veilleur jaloux du prestige. Car, il faut le reconnaître, il se cramponne avec une sournoise persistance. En chemin de fer, le monsieur décoré sera l'objet de plus d'égards que celui qui désire la décoration... Cela ne se lit point sur les visages... Le voyageur de première classe, inspirera, instinctivement, plus de confiance que le voyageur de troisième. Un vol est-il commis, on accusera ce dernier, de préférence à l'autre.

A l'hôtel, observez les touristes qui débarquent : les mieux vêtus sont les mieux servis : il est des domiciles privés où je ne vous conseille point d'entrer, sans observer, dans votre tenue, non seulement de la correction, mais, surtout, de l'élégance — sous peine de vous voir interdire « le grand escalier » et d'être forcé de monter par « l'escalier de service ». Les concierges ont le sentiment du préjugé très développé...

Mais, plus perfide encore que dans les mœurs, il obsède les consciences. Combien de ménages, que l'on sait désunis, reçoivent quotidiennement l'hommage de nos déférences, parce que légitimes, alors que l'on ne fréquentera point deux amants, qui méritent, par leur fidélité, nos respects, à un titre très supérieur?... Agissons-nous, simplement, en vertu de principes moraux ? Au fond de nous-mêmes, nous savons bien que, dans la majorité des cas, nous redoutons le « qu'en dira-t-on » et nous subissons le protocole mondain : le préjugé !

« Cette fois, m'interrompt mon bon maître, vous abusez. Vous ne vous contentez pas de détruire l'esprit de famille, de vous livrer à des plaisanteries, que je ne qualifierai pas, mais voici que, sous prétexte de dissenter du préjugé, vous vous faites l'apôtre de l'union libre ? Qu'avez-vous fait de mes sages préceptes ? Avec quelle sollicitude je m'appliquais à vous inculquer les infailibles notions que vous répudiez aujourd'hui ! Y songez-vous : ce qu'avec votre inconscience et votre mépris vous nommez

« préjugés », mais ce sont « les traditions » elles-mêmes ! Quoi de plus sacré que l'institution de la famille, du mariage... Vous allez, je pense, dans un instant, vous en prendre à des conceptions plus hautes encore, que sais-je ? Tout, à ce compte-là, deviendrait inutile : plus de morale, plus de lois, plus de discipline sociale... »

Je vous attendais là, mon cher et bon maître ; vos objections ne m'épouvantent pas ; néanmoins, souffrez que je tente de formuler sur ce point mon sentiment, et que je vous dise les raisons qui m'ont poussé à cette distinction subtile, peut-être, mais que je crois vraie.

*
* *

Dans quelques jours, vous assisterez, une fois de plus, aux scènes que je vous signalais, à propos des croix du 14 Juillet. Lorsque j'étais enfant, cette marque d'honneur m'apparaissait avec une rare importance. Je me suis, plus tard, presque passionné pour telles nominations... Puis, j'ai compris que les honneurs arrivaient aux hommes, hiérarchiquement et que toute hiérarchie, toute classification des genres, des mérites ou des vertus, supposait quelque arbitraire : l'opportunité ne demeure pas étrangère aux nominations...

Eh bien, que m'importe, après tout ! Je ne vois point là atteinte portée à une tradition. Le préjugé s'écroule, car j'ai examiné l'institution dans ses effets, la signification d'un ruban sur celui qui le porte... Bons ou mauvais, ce sont des choix ; ceux que j'approuve sont blâmés par d'autres : rien, dans l'espèce, ne fait loi, ne touche à quelque chose de profond, d'impérieux, de plus fort que vous : la tradition veut que l'on décerne des croix ; le préjugé la conserve ; les circonstances seules peuvent apporter à un acte un caractère plus sérieux. Supprimez la Légion d'honneur, par des temps ordinaires, un préjugé qui disparaît ; supprimez-la dans une période où des individus sont dignes d'appeler sur eux l'attention de l'Etat, vous ébréchez une tradition.

La tradition, mais on la subit : elle est sentimentale et vivante. Je me souviens — il n'y a pas longtemps — de quel air d'assurance d'excellents rhéteurs érigeaient en dogmes impérieux les tentatives de croyance les plus simples. Ils formulaient, en termes sonores, creux parfois, leurs principes qui partaient d'une métaphysique plus que suspecte, pour aboutir à un devoir plus que catégorique. Dès lors, les sentiments les plus naturels, codifiés de la sorte, se font rigoureux ; ils échappent à la vie, ils n'y sont plus mêlés, ils ne s'en dégagent plus.

Voulez-vous, je vous prie, m'expliquer en termes abstraits, ce que j'éprouve lorsque j'arrive, par un soir d'automne, dans ma ville normande ? Il n'est

point un tournant de rues, une échappée vers la haute mer, une barque qui ne m'accueillent non pas comme un homme, mais comme une chose, au même titre que ce paysage ou que ces objets. Et, si je pousse la grille de la maison de mes ancêtres, si je franchis le portail qu'ils franchirent naguère, je me sens ému de je ne sais quelle piété, de quelle dévotion : ces êtres que je ne connus pas, dont je distingue mal le visage sur leurs portraits détériorés, me guident par les allées du jardin, m'apprennent à écouter la litanie du vent dans les arbres : ils sont avec moi, autour de moi, ils planent sur ces lieux. Je ne déplacerais point un meuble, un objet, un bibelot, sans consulter ma mémoire, sans chercher laquelle vaut le mieux de la raison qui les décida à disposer de telle sorte, ou de celle qui m'invite à disposer de telle autre. La tradition est là, que je le veuille ou non ; elle flotte dans l'ombre, elle s'exhale du sol, elle plane dans la brume du soir, elle semble l'âme du pays.

Il n'est rien, à la réflexion, qui me paraisse, dès lors, plus détestable que ces sophistes qui savent le penchant humain pour le culte du souvenir et l'attachement à ces tombes peuplées d'une vie qui se renouvelle sans cesse. Ils exploitent le sentimentalisme, rimant quelque romance sans portée, sur ce thème digne de la plus riche symphonie. On ne disserte pas de la tradition, car elle est concrète ; ce sont les choses, les arbres, les vieux murs, les cimetières, le ciel qui change pour reparaître le même, c'est la nature qui la révèle aux cœurs. Aussi bien, il me semble faux de chercher à codifier ce qui échappe à la définition ; la tradition réduite à des nécessités de polémique, perd de son efficacité ; elle retombe dans le préjugé.

D'abord, où l'homme trouverait-il ses lointaines affinités, si ce n'est en lui-même. Quand l'individu, décidé à s'enfermer dans une tour d'ivoire, a parcouru la prison qui l'enserme, tâtant les murailles pour y découvrir une fissure, désespérant de se libérer par ses propres ressources, qu'il invoque, à son secours, les éléments dont il dispose et qu'il ne se sent plus la force de soulever de ses mains blessées, alors, mystérieuses d'abord, sereines et presque spectrales, s'éveillent en lui des images qui se précisent insensiblement, qui s'accusent, qui prennent corps et qui apportent leurs énergies à ses faiblesses et à ses lassitudes : les traditions, suprême ressource de la personnalité, obligent la pensée à sortir d'elle-même, elles la font déborder : elle brise alors, par son développement logique, hautain et poétique, les frontières de sa captivité. Nous voici adversaires du convenu, de l'apport du préjugé : il n'est que l'expression objective et relative d'un état de choses supposé, à un instant donné... La tradition afflue

d'un passé lointain, bien au-delà de l'horizon, et entraîne, dans son courant, vers d'autres rives familières...

*
**

N'abusons pas, cependant : ce cercle est vicieux. On se méprend très vite, parmi tant de complexités et de contradictions, sur la portée réelle et la valeur exacte des mots. Il est d'excellents esprits — je le confesse — qui ne me convainquent pas et qui, néanmoins, se déclarent traditionalistes. Ceux-là, sans doute, ne portent leurs regards que sur le passé et se refusent à jeter les yeux vers l'avenir. Il ne suffit pas de posséder l'historique d'une famille, ni de collectionner les menus souvenirs, ni de respecter les coutumes invétérées; cela n'est que l'apparence, l'extérieur de la tradition; il convient d'en mesurer la portée et de discerner dans quelle mesure elle peut et doit servir le présent. Elle se refuse à la contrainte et à la réduction; elle réclame de l'espace et ne se justifie que parce qu'elle domine, parce que celui qui voudrait rompre avec elle, s'imposerait une charge, un sacrifice, une responsabilité qu'il ne peut pas assumer. Vous pouvez secouer un préjugé, vous n'arracherez pas une tradition : elle laisse une empreinte dans l'âme dont elle souffre toujours...

Il ne conviendrait pas, sous prétexte d'étendre la question, d'apporter un esprit exclusif à des considérations très générales. En art, surtout, et ce point de vue seul pourrait me préoccuper, il serait dangereux de restreindre l'inspiration à des formules trop rigoureuses. Toutefois, si la pensée évolue, si les expressions sont appelées à se modifier, défions-nous des exagérations qui parlent d'affranchissements et qui nous rejettent dans des préjugés nouveaux!

La tradition exerce son influence en art, comme partout; cette influence n'est efficace et productrice qu'à la condition de n'être point artificielle. Beaucoup d'écrivains s'imaginent qu'en défendant des causes, des institutions, ils créent une œuvre de tradition. Détrompons-les. Lorsque je lis tel livre d'un auteur contemporain, qui passa en droite ligne de sa province à l'Académie française, je ne puis m'empêcher de sentir les préjugés auxquels il obéit. L'éducation opère davantage sur ses goûts, sur ses tendances que le libre discernement et le choix de l'individu. Il me suffit, au contraire, d'ouvrir un volume de M. Maurice Barrès pour entendre, tout de suite, qu'il défend une tradition, la tradition de sa race, et que sa riche et savante complexité d'artiste démêle sans effort, l'atavisme national qu'il subit. Car, en fin

de compte, la tradition n'est autre chose que l'atavisme national...

En musique, l'art le plus particulier, le plus nuancé, le plus puissant, vous en discernerez sans peine les conséquences. Une école érudite, fort louable, d'ailleurs, que dirige M. Vincent d'Indy, s'acharne à démontrer ses filiations françaises. Je ne doute pas une seconde de la sincérité, ni du bon vouloir de ces techniciens. Mais, enfin, on ne peut pas nier que M. Vincent d'Indy ne procède, consciemment ou inconsciemment, de Richard Wagner et de César Franck. Il déclarera que Rameau, surtout, l'influence. Sans doute, je le reconnais, on peut, de nos jours, aux yeux du grand public, invoquer impunément Rameau... Certes, M. Vincent d'Indy le possède à merveille, car nul ne lui contestera cette science profonde, unique presque, parmi ses contemporains: Oyez, cependant : lorsqu'il compose un opéra, — j'abandonne ses symphonies, ses *variations sur un thème montagnard*, émouvantes, et sa musique de chambre très travaillée — lorsqu'il compose un opéra, paroles et partition, il s'enchevêtre dans le symbolisme le plus obscur ou le plus naïf : excellente intention, puisqu'il se précipite à la recherche de l'origine de nos traditions, puisqu'il rêve grand et qu'il y réussit, quelquefois — tel le second acte de son *Etranger* — mais le résultat général échappe, car ceci n'est pas la tradition, ce n'est qu'une tradition arbitraire. Voulez-vous le plus génial des novateurs? Wagner, en Allemagne, accomplit la plus prodigieuse révolution dans l'opéra et la symphonie dramatique; il n'existe pas de conception plus profondément traditionaliste dans le génie de sa race. Ces antiques légendes, dans lesquelles il entend des cris éternels, nourrissent l'imagination de l'enfant, enchantent les amants : elles sont toute l'âme du peuple allemand... Les transposer me paraît une hérésie : on ne transpose pas une inspiration; on se contente d'exploiter un système harmonique, sinon, on spéculé sur le goût du jour, sur la passion présente, sur les préjugés...

*
**

Cependant mon bon maître me fait observer que les listes des décorations sont soumises aux signatures compétentes et que, lorsqu'elle paraîtront, les élus y verront les meilleures traditions et tous les autres de mesquins préjugés...

Il a peut-être raison...

ALBERT-ÉMILE SOREL.